

Mon père et l'école supérieure Saint-Stanislas

Le récit de l'intéressant texte du bulletin (vol. 4, no. 2, été 2009) de M. Alfred Laflamme, sur l'École Supérieure Saint-Stanislas, m'a rappelé des souvenirs... par personne interposée.

Marie-Josée Boucher, fille de Jean Boucher

DEPUIS le décès de mon cher papa le 20 mai 2004, le printemps amène toujours chez moi une bouffée de nostalgie et de tristesse. Mais c'est aussi l'occasion de me souvenir d'un épisode marquant de l'auteur de mes jours, Jean Boucher, qui a eu tant d'influence sur mon cheminement personnel et professionnel.

De 1951 à 1955, mon père a fréquenté l'École supérieure Saint-Stanislas, communément appelée l'ESSS. Dirigée par les Frères de l'instruction chrétienne, l'ESSS offrait notamment le cours scientifique et le cours commercial. Mon père s'est d'abord inscrit au cours scientifique, mais doté d'un potentiel d'homme d'affaires, qui se confirmera brillamment par la suite, il a bifurqué vers le cours commercial. « Votre père travaillait fort. Il aimait aussi beaucoup s'amuser. Il est un de ceux dont j'ai gardé les meilleurs souvenirs », me disait en entrevue, en septembre 2005, un camarade de classe du cours commercial, Guy Frenière.

En fait, à cause d'un cours de religion qu'il avait échoué, mon père a dû reprendre sa 10^e année. Cependant, cette reprise lui a permis de nouer des liens solides avec de nouveaux camarades, dont Louis Lavigne et Bernard Saint-André, qui deviendront des amis à vie. Selon Guy Frenière, les trois amis, devenus inséparables, avaient été surnommés « les trois mousquetaires ».

« Jean était particulièrement ami avec Bernard Saint-André et Louis Lavigne, mais en classe, quand on avait un coup à préparer, on le faisait tous ensemble », m'a confirmé un autre camarade du cours commercial, Claude Surprenant, que j'ai également interviewé en septembre 2005. « Nous n'étions pas des premiers de classe parce qu'on avait beaucoup d'activités parascolaires. Nous étions comme une équipe de football ; nous nous respections tous », ajoute-t-il.

Le corps de musique

En effet, plusieurs activités parascolaires étaient offertes à l'ESSS, et l'une d'elles était chère au cœur de mon père : le corps de musique.

Vêtu de l'uniforme de rigueur qu'il aimait tant, mon père a effectué de nombreuses pratiques matinales au printemps, sous un soleil de plomb, dans le parc Laurier, situé en face de l'école. Il n'était pas rare, me relatait-il, que certains membres tombent au combat pendant les pratiques, la plupart du temps parce qu'ils avaient omis de déjeuner avant de quitter leur domicile. Avec son appétit d'ogre, papa me disait, sourire en coin, qu'il n'avait jamais compté au nombre des évanouis.



Jean Boucher aux commandes du gros tambour du corps de musique de l'ESSS.

Aux commandes du gros tambour, mon père donnait le ton de départ. « La fanfare, Jean en était fou, comme tous ceux qui en faisaient partie. C'était un honneur. La fanfare jouait au Québec, comme à l'extérieur. Nous sommes allés à Plattsburgh, Burlington et au Vermont », rapporte Claude Surprenant, qui était lui-même aux commandes du tambour ténor.

Les membres de cette fanfare étaient aussi la coqueluche des jeunes filles du Plateau Mont-Royal, puisqu'ils prenaient part aux défilés lors des fêtes commémoratives, comme la Saint-Jean-Baptiste.

L'organisation musicale requérait des fonds, car chaque uniforme coûtait de 125 \$ à 150 \$! En plus des pratiques régulières, chaque membre du corps de musique devait donc

(suite à page 12)

Saint-Stanislas (suite de la page 8)

participer à la sollicitation annuelle de fonds auprès de la communauté locale et d'affaires. Les étudiants du cours commercial avaient toujours la main heureuse. « Votre père aimait beaucoup la souscription. Le commercial n'a jamais été battu là-dessus. Nous étions les as de la souscription. Les jeunes portaient tous individuellement. On nous donnait dix noms », témoigne Claude Surprenant.

Candidat à la présidence de l'ESSS

Déjà président de sa classe, 12^e année E, mon père a posé sa candidature à la présidence de l'école en 1954, même s'il savait qu'un de ses adversaires, Roland Doré, était de taille.

Mon père préparait ses discours, aidé de son entourage formé de Claude Surprenant, Louis Lavigne, Bernard Saint-André, les frères Guy et Claude Frenière, Roger Girard et Paul Patenaude. « C'était un gentleman, votre père ; il ne se prenait pas pour un autre. Il était conscient de la concurrence. Mais nous lui avons dit que nous allions travailler fort. La devise de l'école, c'était « Jusqu'au bout », relate Guy Frenière.

« Nous défendions notre homme. Nous étions fiers de lui. Nous avons eu de beaux moments », rappelle Claude Surprenant.

Des quatre candidats en lice, mon père s'est classé au deuxième rang avec 77 voix, 19 de moins que le vainqueur, Roland Doré. Quand les résultats ont été connus, papa, bon prince, a félicité le vainqueur en se ralliant sans amertume. « Il était déçu, bien sûr, mais votre père était conciliant. Il a félicité Roland Doré », se souvient Claude Surprenant.

Adieu le corps de musique

L'engagement de mon père avec le corps de musique de l'école s'est terminé sur une note plutôt crève-cœur pour lui. Libre-penseur, homme en devenir droit et entier, l'étudiant Jean Boucher n'avait pas la langue dans sa poche et il a eu quelquefois maille à partir avec la direction de l'école. Un jour qu'il avait été renvoyé parce qu'il avait subi une dure correction par un frère après avoir défié son autorité (aujourd'hui, ce type de correction ferait la une des journaux !), mon père rentra à la maison et dit à mon grand-père qu'il abandonnait l'école.

Mon grand-père Richard a vivement réagi au récit de ce qui était arrivé à son fils. Il s'est rendu à l'ESSS avec mon père et s'est dirigé droit au bureau du directeur. Il a dit à ce dernier qu'il se rendait à la commission scolaire pour dénoncer la conduite du frère fautif à l'endroit de mon père. Et pour démontrer sa colère, il lança presque au visage du directeur l'uniforme de son fils. « Et cet uniforme-là, je ne veux plus le voir chez moi ! »

C'est mon père qui a été le plus blessé par cette phrase. Il venait de comprendre que c'était la fin de son histoire d'amour avec le corps de musique de l'ESSS.

Le directeur est toutefois parvenu à calmer la hargne de mon grand-père, mon père a repris le chemin de l'école le lendemain, et a obtenu son diplôme de 12^e année. Il n'était pas attiré par les études supérieures et il s'est plutôt lancé sur le marché du travail à sa sortie de l'ESSS.

Réussite d'un homme d'affaires

Après avoir travaillé une dizaine d'années au centre-ville de Montréal, marié et père de trois jeunes enfants, papa a fondé, en 1967, sa propre entreprise, le centre de location d'outils *Jean Loue Tout*, à Sainte-Agathe-des-Monts, où il avait vu le jour.

Il s'y est fait avantageusement connaître, et par la suite à Saint-Jérôme, dans les Basses-Laurentides, où il a déménagé son entreprise. Activement engagé dans la communauté d'affaires jérômiennne, Jean Boucher a aussi été membre cofondateur de la bannière des centres de location d'outils Loutec.

J'ai une pensée quotidienne pour mon père, car il me manque énormément. Il m'arrive souvent de rouler en voiture le long du parc Laurier et j'ose croire qu'un peu de son esprit continue de virevolter au-dessus du parc et de ses environs.